

RIVIÈRE, SYLVAIN. *Adelme Porlier duc de Chikanki, quêteux de grands chemins et ses disciples gaspésiens. Contes.* Québec, Éditions GID, 2021, 254 p. ISBN 978-2-89634-446-8

Aurélien Boivin

Volume 19, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082778ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1082778ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2021). Review of [RIVIÈRE, SYLVAIN. *Adelme Porlier duc de Chikanki, quêteux de grands chemins et ses disciples gaspésiens. Contes.* Québec, Éditions GID, 2021, 254 p. ISBN 978-2-89634-446-8]. *Rabaska*, 19, 312–316.
<https://doi.org/10.7202/1082778ar>

quelques perspectives de réussite, on ne doit jamais baisser sa garde. Seule la volonté de durer est capable d'endiguer la déferlante anglophone. Aussi ne faut-il pas s'étonner du sentiment de lassitude exprimé par certains. Après la « fatigue culturelle » analysée par Hubert Aquin et l'incompréhensible fatigue référendaire qui nous a fait démissionner devant l'Histoire, existerait-il une fatigue linguistique qui nous amènerait à dire : « À quoi bon ! » Le plus beau des défis serait qu'on puisse dire dans les siècles à venir que l'Amérique est aussi une terre française et non qu'elle l'a déjà été.

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

RIVIÈRE, SYLVAIN. *Adelme Porlier duc de Chikanki, quêteux de grands chemins et ses disciples gaspésiens. Contes*. Québec, Éditions GID, 2021, 254 p. ISBN 978-2-89634-446-8.

Au cours des ans, Sylvain Rivière est devenu un auteur prolifique dont les œuvres ont rejoint non seulement ses concitoyens du Bas-du-Fleuve et de la Gaspésie mais aussi ceux du Québec, voire de l'étranger. Son dernier-né, *Adelme Porlier duc de Chikanki, quêteux de grands chemins et ses disciples gaspésiens*, est un recueil hybride regroupant environ vingt-cinq contes et une dizaine de poèmes-chansons (sans la musique toutefois), en plus d'un fort beau texte initial consacré aux quêteux, ces « hobos de passage » qui arpentaient les campagnes, dès le printemps venu, demandant « la charité pour l'amour du bon Dieu » et à qui on donnait, selon le conteur, « beaucoup plus pour soulager sa conscience et se sauver d'un mauvais sort que par simple charité chrétienne » (p. 19). Ces « apôtres de la semelle » (*ibid.*) avaient droit la plupart du temps à la place qui leur était réservée pour passer la nuit, le « banc de quêteux », même dans les modestes familles désireuses de partager le gîte et le couvert avec celui qui pratiquait son métier par amour. Il offrait souvent, en contrepartie, de réparer un moulin à coudre, aiguïser les couteaux, faire disparaître les verrues, guérir l'eczéma et le zona, débosser les chaudrons, conter, taper du pied et jouer du violon... Car plusieurs d'entre eux, du moins dans l'entourage de Rivière, étaient d'agréables conteurs, au répertoire plus ou moins étendu, véritables « colporteurs de nouvelles », qualifiés encore de « gazettes vivantes » surgies « tout droit du grand théâtre de la vie » (p. 23).

Dans son recueil, Rivière remonte dans ses souvenirs et évoque l'époque de son enfance vécue dans sa Gaspésie natale, qu'il n'a jamais cessé de porter en lui, alors que les quêteux, ces « cherche-pain », étaient aussi nécessaires que le docteur, le notaire ou le curé. Ces « hobos de track », susceptibles, à chacun de leurs passages, d'égayer une population oubliée des politiciens et

en mal d'imaginaire, étaient des personnages attachants, bien que, en présence de jeunes oreilles, ils prenaient rarement soin de surveiller leur langage qu'ils enrichissaient d'un vocabulaire souvent gouailleur, rabelaisien. Rois et maîtres des rassemblements, le soir, à la veillée, ils ont permis au conteur Rivière de reconstituer des scènes de vie d'antan, mais aussi de faire revivre une langue riche, souvent savoureuse, qu'il a voulu protéger, sauver de l'oubli.

À tout seigneur, tout honneur, Rivière donne d'abord la parole à son héros, Adelme Porlier, un conteur qui a profondément marqué sa petite enfance et qui, comme il l'avoue dans la dédicace de son recueil, lui a permis de « passer de la parole aux actes » et de connaître une carrière enviable. À ses yeux, Porlier était non seulement un grand conteur, au répertoire toutefois restreint, un poète, à la manière du poète saguenéen quelque peu naïf Pierre-Paul Paradis, mais aussi un « gosseux », qui savait donner vie au conte et au petit Guillaume, que le jeune Sylvain voyait surgir d'une vulgaire pièce de bois, récupérée de la boîte qui trônait derrière le poêle. D'aussi loin que le conteur se souvienne, d'un printemps à un autre, le quêteux de belle renommée promettait à l'enfant de lui faire cadeau de cette sculpture, sans jamais avoir respecté sa promesse. Il a toujours préféré troquer ses petits danseurs installés sur une simple planche de bois pour une « grosse Dow » auprès du tenancier d'un bar d'un village voisin où il s'arrêtait pour étaler sa « gazette » et faire le plein de nouvelles qu'il pourrait livrer en poursuivant sa route. Plusieurs années plus tard, devenu adulte, le conteur se rappelle que le quêteux Adelme « redisait toujours comme pour se faire pardonner qu'il ne l'avait pas oublié et qu'il lui remettrait la statuette lors de son prochain voyage (« Le Duc de Chikanki » et « Le Petit Guillaume »). Point étonnant que la population réservait, à chacun de ses séjours, à ce chevalier des routes si attachant « un accueil majestueux », lui, « fils du pays et ambassadeur gaspésien très en vue dans tous les cantons quêteux des alentours » (p. 55). On l'attendait, avoue Rivière, comme on attendait le curé, la sage-femme ou le *bootlegger* (*ibid.*). En retour, il savait rendre service, en particulier, selon le conteur, en récitant des poèmes « avec des mots beaux comme on n'en avait jamais entendus [*sic*], dont on ne soupçonnait même pas la signification ; des mots qui semblaient venir de loin et porter en leurs tréfonds tout l'amour du monde ; des mots venus de l'autre bout de la terre, de la face cachée de la lune, du ventre des marées besogneuses frayant entre deux eaux dans le matin des hémisphères » (p. 35). Il avait aussi un penchant pour... les femmes en veuvage à qui il offrait, en passant, ses services, comme « il se prêtait de bonne grâce à toutes sortes de besognes répugnantes et méritoires », grandissant ainsi aux yeux de la population.

La plupart des quêteux dont Rivière veut rappeler la mémoire souffrent d'une tare, d'une infirmité, d'un défaut quelconque pouvant expliquer leur

choix de vie. Pompette était un personnage étrange et haut en couleurs, joueur d'harmonica et amuseur public, rapidement devenu la risée des villageois, ce qui lui fait commettre toutes sortes de bêtises, surtout quand on l'invitait à prononcer des conférences, lui que l'on disait bon prédicateur (« Flacatoune et Mardi-Gras »). Fichet (ou Pomme de Pré), un ermite un peu fou, passait le clair de son temps dans les grands livres à reliure d'or, qui lui enseignaient, du moins le croyait-il, à piéger le vent et à dompter les eaux. Si les femmes l'accusaient d'être un « dangereux maniaque » (p. 70), les gamins le ridiculisaient et le frappaient, devenant ainsi, comme plusieurs de ses semblables, victime de la méchanceté et de la bêtise humaines (« Pomme de Pré »).

Au séminaire où j'ai étudié, j'ai eu un professeur qui souffrait d'un handicap cervical : quand il écrivait au tableau, on le surnommait « Midi moins cinq », et « Midi et cinq », une fois qu'il était assis au bureau du maître, en face de la classe. Rivière présente lui aussi un personnage affublé d'une infirmité semblable. Ernest Boudreau est connu partout sous le nom de « Six heures moins quart ». Parce qu'il avait une épaule nettement plus basse que l'autre, il était contraint de porter une bottine spéciale haute de plus de douze pouces pour assurer son équilibre. Il est devenu la risée du village, car, à ses visites au magasin général, un joueur de tours lui faisait croire, lui qui était d'une naïveté proverbiale, toutes sortes de bêtises qu'il colportait d'un village à l'autre (« Six heures moins quart »). Hector à Égide à Polycarpe à Maria, infirme de naissance (p. 81), a fait sa marque dans tout le canton en tant que *ramancheux*. Il a connu une aventure sentimentale avec la fille et la femme du forgeron, ce qui expliquait qu'il soit devenu, en même temps, quelques mois plus tard, à la fois père et grand-père. Joachim Dion, lui, n'avait rien à envier au célèbre Victor Delamarre. Avec son physique imposant, il pouvait tordre facilement un fer à cheval, comme il le démontrait aux badauds qui se rassemblaient dans son atelier de forgeron. Il a quitté métier et village pour devenir une attraction du cirque « *Bonhomme and Belly* » (p. 103). Jos Debigaré, dit Jos Prout en cal'çon su' à croûte, était un autre conteur célèbre et aussi aviateur amateur, capable de survoler le barachois, mais qui a connu un destin tragique en s'abîmant dans la Baie-des-Chaleurs. Fécolé la capote, un colporteur syrien vicieux et sans scrupule, prétendait qu'il avait le pouvoir, grâce aux articles qu'il vendait sous le manteau, en visitant les campagnes, d'être « l'empêcheur de famille » (p. 133). Il a été toutefois mal reçu chez Donat à Jack, l'année suivante, quand il a appris que l'instrument dont il avait fait la démonstration en « empruntant » la femme de son client, n'avait pas résisté à l'effort : il était désormais père. Roger à Ti-Gounne, un maître de poste trop curieux, a rencontré son waterloo en la personne de Mina la Brique, qui lui a jeté un sort (« Aux grands mots les grands remèdes »). Yaco,

un autre joueur de tours, a été bien pris qui croyait prendre : revenu d'un long séjour à l'étranger, il a dû se résigner à passer inaperçu ou presque, un loustic l'ayant remplacé auprès de sa sœur, qui lui a réservé une vie bien différente de celle d'un quêteux (« Le Retour de Yaco »). Arthur Bes a consenti à ce que le mendiant Viateur Ladouceur, dit Vateur Lasenteur, puisse loger chez lui à la condition qu'il couche sur le plancher, sans couverture, derrière le poêle. Le lendemain matin, l'hôte est obligé de constater que le quêteux avait repris la route, non sans lui avoir laissé un cadeau : un tas d'étrons nauséabonds là où il avait dormi (« La Couvarte derrière le poêle »). Six-Pintes était « un merveilleux disciple de la fiole » (p. 169), « le plus maquereau des maquillons » de toute la région, doublé d'un conteur aux propos vicieux, salés, ce qui, selon Rivière, « change[ait] un peu du sermon du dimanche » (p. 170) (*Six-Pintes rides again* »). Le bedeau Fidel Guité a eu l'honneur de passer maître dans la récitation des prières, comme plusieurs des conteurs mis en scène dans le recueil, ce qui lui a permis de devenir, lui, un « robineux émérite » (p. 193), l'homme de confiance du curé (« Fidel Guité *ad lib* »). Et ainsi de suite...

Rivière ressuscite autant de personnages célèbres de la petite histoire gaspésienne, qu'on pourrait, à la suite de Victor-Lévy Beaulieu, affubler de « fêlés du chaudron ». Il donne ainsi la parole à une brochette de marginaux, à des éclopés de la vie, à des laissés-pour-compte, qui ont laissé leur marque au sein de la population par leurs extravagances, leurs différences, à la manière des personnages des *Originaux et Détraqués* (1892) de Louis Fréchette ou des personnages du recueil *Des nouvelles de la Nouvelle-France. Histoires galantes et coquines* (1994) de Jean Marcel. Les amateurs pourront apprécier la richesse de la langue, une langue populaire certes, mais qui n'en est pas moins riche, même si elle est parfois crue ou osée. Ils trouveront, dans la plupart des contes des scènes de mœurs de la société traditionnelle peintes sur le vif. Sont encore évoqués plusieurs métiers aujourd'hui disparus, tels celui de l'encanteur, du colporteur, du ramancheur, du *bootlegger*, du forgeron, du curé, de ses sermons sur la tempérance et ses campagnes en faveur de la croix noire, ou encore des quêteux, malcommodes et souvent portés sur la boisson et sur les femmes. Les folkloristes et ethnologues se reconnaîtront à l'évocation de la visite des « archiveux » de l'Université Laval et de celle d'Ottawa, « ces gros monsieurs de la ville » « venus [un jour] avaler [l]es paroles d'Adelme [...] qui n'avaient pas manqué de [le] faire rire » car forcés, après leur visite, « de décortiquer ses dires et de les traduire en de savants ouvrages traitant de cette race en voie d'extinction que sont les conteurs » (p. 119) (« Le Parapluie de Saint-Thomas-de-Cherbourg »).

Quant aux poèmes-chansons disséminés tout au long du recueil, on peut les qualifier d'hymnes à la liberté qu'ont chantée les quêteux, « poètes des

mots », ou encore d'odes à l'itinérance, à la recherche du bonheur de ces nomades qui se sont souvent sentis étrangers dans leur propre pays, dans leur propre coin de pays.

AURÉLIEN BOIVIN
Université Laval

SÉGUIN, ROBERT-LIONEL. *La Vie libertine en Nouvelle-France au XVII^e siècle*. Préface de DENIS VAUGEOIS. Québec, Éditions du Septentrion, 2017 [édition originale, Leméac, 1972, 2 vol.], 542 p. ISBN 978-2-89448-866-9.

Paru à l'origine en 1972, ce volume de Robert-Lionel Séguin était le quatorzième titre d'une série patiemment conçue par son auteur pour brosser, par couches successives du XVII^e au XIX^e siècle, le portrait réel de la civilisation traditionnelle du Québec ancien. Jusqu'à son décès survenu en 1982, l'auteur poursuivra inlassablement sa traque de l'« habitant » du Canada à travers ses traces matérielles. Son parcours, laborieusement et obstinément tracé comme le sillon de son modèle attaché à sa charrue, établira sa renommée, montante comme le mouvement nationaliste dans les décennies 1960 et 1970, ce qui lui vaudra de remporter plusieurs prix au Québec, au Canada et en France.

Sa *Vie libertine*, avec son titre suggestif et un brin provocateur pour l'époque, est un témoin éloquent de la popularité et des succès engrangés par Séguin. Le prix France-Québec, qu'il reçoit à Paris avec beaucoup de fierté, couronne en effet cette publication un an après sa parution et ajoute ses palmes au palmarès déjà élogieux mérité par son auteur, avec les prix de l'Association des hebdomadaires de langue française du Canada (1953), du Gouverneur général du Canada (1968), et Broquette-Gonin de l'Académie française (1969).

« Voilà un ouvrage qui en a étonné plusieurs au moment de sa parution en 1972 », dit son préfacier Denis Vaugois. Grâce à sa détermination sans faille à dépouiller les procès des archives judiciaires et les actes notariés de cette époque, il découvre, poursuit l'historien-éditeur, « une réalité bien camouflée de la vie d'autrefois en Nouvelle-France. » Dans sa biographie, *L'Homme aux trésors : Robert-Lionel Séguin*, Marcel Brouillard avait bien relevé qu'au « moment de la parution de l'ouvrage, certains avaient critiqué que l'ethnologue s'intéresse à des sujets si frivoles : plaisirs d'alcôve, histoires gaillardes, mœurs intimes ». Pourtant, de l'avis de la folkloriste et ancienne directrice au Musée national de l'Homme à Ottawa, Carmen Roy, « personne, soutient-elle, n'a eu le courage, et l'audace pourrait-on